

Ma première rencontre avec Lénine

R.H. Bruce Lockhart^[1]

Source: Lockhart, R.H. Bruce, Mémoires d'un agent britannique en Russie (1912-1918). Paris, Payot, 1933, pp. 349-252. Notes MIA.

Ce fut [...] avec un certain découragement que je me rendis à l'Institut Smolny ce matin-là [le 29 février 1918] pour voir le chef bolchevik. Il me reçut au même étage que Trotzki dans une petite pièce froide et vide meublée seulement d'une table de travail et de quelques chaises très ordinaires.

Ce ne fut pas seulement ma première entrevue avec Lénine, ce fut la première fois que je l'aperçus. Rien dans son aspect ne suggérait, fût-ce de loin, l'idée d'un surhomme. De petite taille, plutôt lourd, la nuque courte et forte, les épaules larges, la face ronde et rouge, le front très haut, très intelligent, le nez légèrement retroussé, la moustache brune, la barbe courte et broussailleuse, il ressemblait au premier abord plutôt à un épicier de province qu'à un conducteur d'hommes.

Cependant il y avait dans ses yeux d'acier quelque chose qui retint mon attention ; il y avait dans ce regard moqueur mi-souriant, mi-méprisant quelque chose qui affirmait une confiance en soi sans limites et un énorme sentiment de supériorité.

Je devais dans la suite grandement admirer ses capacités intellectuelles, mais à ce moment je fus impressionné davantage par cette terrible volonté de puissance, par cette décision ignorant tous scrupules et par ce manque absolu d'émotion. Il offrait un contraste saisissant avec Trotzki qui, étrangement silencieux, assistait à notre entrevue. Trotzki était tout tempérament, un individualiste, un artiste dont moi-même j'étais capable de faire jouer la vanité non sans succès. Lénine était impersonnel, inhumain même. Sa vanité était à l'épreuve de toute flatterie. Le seul appel possible s'adressait à son sens de l'humour extrêmement développé, bien que sardonique.

Pendant les mois qui suivirent je devais être harcelé par de nombreuses demandes, venues de Londres, de vérifier si les bruits affirmant de sérieuses dissensions entre Lénine et Trotzki étaient bien exacts, car notre gouvernement en attendait beaucoup. Dès cette première entrevue j'étais en mesure de répondre. Trotzki était un grand organisateur et un homme d'un indomptable courage physique ; mais moralement aussi incapable de résister à Lénine qu'une mouche à un éléphant.

Dans le conseil des commissaires il n'en était pas un qui ne se considérât l'égal de Trotzki. Mais il n'en était pas un qui ne considérât Lénine comme un demi-dieu dont les décisions devaient s'accepter sans même poser de questions. Les querelles étaient fréquentes parmi les commissaires, mais elles ne touchèrent jamais Lénine ^[2].

Je me rappelle [Tchitchérine](#) me relatant une séance du ministère soviétique. Trotzki avait fait une proposition violemment attaquée par un autre commissaire. Une discussion sans fin en était résultée

[1] Lockhart, Robert Bruce (1887-1970), journaliste et diplomate britannique. Vice-consul en Russie (1912-1917), puis Consul général à Moscou (janvier-septembre 1918) : Chef de la mission britannique auprès du gouvernement soviétique. D'abord favorable à une entente avec les bolcheviques contre l'Allemagne, il participe ensuite à un complot contre-révolutionnaire qui lui vaut d'être arrêté en août et expulsé en octobre en échange de Litvinov, le représentant soviétique à Londres. Publie en 1933 ses « *Mémoires d'un agent britannique en Russie (1912-1918)* »

[2] Cette affirmation est notoirement fautive, d'autant plus qu'à cette période le parti bolchevique était au bord de la scission, avec une pléiade de dirigeants (les « communistes de gauche ») s'opposant frontalement et ouvertement à Lénine sur la question de la signature de la paix avec les puissances centrales.

et pendant tout ce temps Lénine avait pris des notes sur son genou en suivant ses idées à lui. Finalement quelqu'un dit : « *Que Vladimir Ilitch décide* » (tels étaient le nom et le prénom de Lénine). Celui-ci leva la tête de dessus son travail, donna sa décision en une seule phrase et personne ne discuta plus.

Dans sa foi en la révolution mondiale Lénine était aussi adroit et prêt à toutes les subtilités qu'un Jésuite, dans son code de morale politique la fin justifiait l'emploi de n'importe quelle arme. Dans certaines circonstances il savait être d'une étonnante franchise, ce fut le cas pour notre entrevue. Il me donna fort exactement, les événements le prouvèrent, les renseignements que je demandai. Il était faux que les négociations de paix fussent brisées ^[3]. Les conditions étaient celles à quoi il fallait s'attendre de la part d'un gouvernement militariste. Elles étaient scandaleuses, mais il fallait les accepter. Elles seraient signées à titre préliminaire le lendemain même et ratifiées par une écrasante majorité.

Combien de temps la paix durerait-elle ? Il ne pouvait le dire. Le gouvernement allait se transporter à Moscou pour lui permettre de consolider son pouvoir. Si les Allemands tentaient d'instaurer un gouvernement bourgeois, les bolcheviks se battraient, dussent-ils se retirer sur la Volga et l'Oural. Mais ils se battraient pour eux-mêmes.

Si les Alliés voulaient comprendre cela il y avait une excellente occasion de coopérer. Aux yeux des bolcheviks le capitalisme anglo-américain était presque aussi haïssable que le militarisme allemand, bien que pour le moment celui-ci fût plus menaçant. C'est pourquoi il était content que je fusse resté en Russie. Il me donnerait toutes facilités et garanties autant qu'il serait en son pouvoir, m'assurerait ma sauvegarde personnelle et ma libre sortie de Russie à la date que je voudrais.

Mais il doutait fort de toute possibilité de coopérer avec les Alliés. « *Nos voies ne sont pas les vôtres. Nous pouvons accepter un compromis passager avec le capital. Cela est même nécessaire, car si les capitalismes s'unissaient contre nous, nous serions écrasés au stade actuel de notre développement. Heureusement pour nous il est dans la nature du capital de ne pouvoir s'unir. Donc, tant qu'existera le danger allemand, je serai prêt à risquer la coopération avec les Alliés, laquelle devra être temporairement avantageuse pour les deux partis. Dans le cas d'une agression allemande j'accepterai même un concours militaire. Mais je suis absolument certain que jamais votre gouvernement ne verra les choses dans ce jour. C'est un gouvernement réactionnaire ; il collaborera avec les réactionnaires russes.* »

J'exprimai alors mes craintes de voir les Allemands, maintenant que la paix russe était certaine, jeter toutes leurs forces sur le front de France. Ils pourraient alors écraser les Alliés et quel avantage les bolcheviks en retireraient-ils ? Il y avait même un danger encore plus grave : l'Allemagne ne pourrait-elle pas nourrir sa population affamée grâce aux grains qu'elle enlèverait par la force en Russie ?

Lénine sourit : « *Comme tous vos compatriotes vous ne pensez qu'en termes militaires concrets. Vous ignorez le facteur psychologique. Cette guerre se décidera non dans les tranchées, mais à l'arrière. Mais même de votre point de vue l'argument est faux. Il y a belle lurette que l'Allemagne a retiré ses meilleures troupes du front oriental. Le résultat de cette paix de brigandage sera tout autre : il lui faudra au contraire augmenter ses effectifs dans l'est au lieu de les réduire. Quant à la possibilité de se ravitailler abondamment en Russie, tranquillisez-vous. La résistance passive – et l'expression vient de chez vous – est une arme si puissante qu'aucune armée ne saurait la combattre.* »

Je rentrai chez moi tout pensif, pour y trouver plusieurs télégrammes du *Foreign Office*, tous pleins de reproches au sujet de la paix.

[3] Il s'agit des négociations qui ont débouché sur le traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale. Par ce traité, la Russie perdait l'Ukraine, la Courlande, l'Estonie, la Livonie, les villes de Kars, Batoum et Ardakan et les îles Aaland. A la suite de la défaite des armées allemandes à l'Ouest et de la Révolution de novembre 1918 à Berlin, le pouvoir soviétique annule le traité de Brest-Litovsk le 13 novembre.